

La mémoire encore à vif, Simon Lauvergnat, ancien déporté creusois se souvient des camps

Lu 77 fois



Le « carnet de route de Simon constitue bien plus que le récit de son voyage de retour.?
Credit : ph Dennis goodger

Simon Lauvergnat, de Budelière, déporté début 1944, a attendu 1999 pour entamer l'écriture de ses mémoires. Chaque date, nom et détail y sont couchés avec précision.

C'est en 1999 que Simon Lauvergnat a entamé la rédaction d'un « résumé » de sa vie de déporté. Un fragment de mémoire frappé au coin de l'Histoire avec le souci de retrouver les dates, les noms, les lieux... Comme si le diable logeait toujours dans ces détails-là.

Tout commence à Budelière, où il vit toujours, avec l'irruption de la Gestapo dans la ferme familiale le 1^{er} février 1944. « C'était à moi seulement qu'ils s'intéressaient » précise Simon. Un réfractaire au STO parmi d'autres, sauf qu'avec son père Georges et son frère Fernand, il a aidé le maquis à établir un terrain de parachutage.

« On pensait encore que ce serait mieux dans les camps »

D'abord conduits à Montluçon, puis à Moulins, les trois hommes sont internés le 25 février au Frontstalag 122 à Compiègne d'où ils partent le 6 avril pour Mauthausen, en Autriche. « Nous étions plus de cent dans des wagons qui portaient l'écriteau "hommes 40, chevaux 8" ». À la frontière, des hommes qui avaient pu se procurer une scie à métaux, tentent de s'évader. Beaucoup y sont restés. »

En représailles, les prisonniers ont passé le reste du voyage nus. Ce n'est que peu avant l'arrivée qu'ils reçoivent une brassée de pantalons. À Mauthausen, des fripes étaient entassées sur le quai. Simon récupère plusieurs chemises. Il redistribue celles dont il n'a pas besoin. Les chaussures qu'il trouve sont du même pied. Le trajet a duré trois jours sans manger, ni boire.

« Quand on est parti, on pensait encore que ce serait mieux dans les camps. On ne pouvait pas deviner », se remémore Simon. Rapidement, les prisonniers perdent leur nom, remplacé par un matricule. Les premiers temps, seulement vêtus d'un caleçon et d'une chemise, ils sont envoyés à la carrière, en contrebas du camp. Un escalier de 186 marches inégales prolongé d'un chemin accidenté constitue le trajet quotidien à parcourir chargé de pierres.

Telles les sardines en boîte

Les nuits ne sont pas non plus reposantes. « Faut voir l'espace qu'on avait... Pire que des sardines en boîte », précise l'ancien déporté. « Quand il fallait se lever, on pouvait se débrouiller pour sortir, mais pour retrouver sa place... » Tous s'étaient resserrés entre-temps. La nourriture, constituée d'une soupe claire et infecte à base de rutabagas ou de feuilles de betteraves. Insuffisant.

Expédié avec son frère au Kommando de Melk, tout près de là, pour y creuser un sous-terrain jusqu'à ce qu'un de ses blessures au pied s'infecte fin juin. Il est à l'infirmerie quand son kommando est bombardé faisant 400 morts et 600 blessés.

Transféré à l'infirmerie de Mauthausen, Simon a droit à un régime spécial, un 'uf cru dans un peu de lait caillé. « Ils triaient les malades et repéraient ceux qui pouvaient resservir. » Hasard, il se retrouve alité dans le même châlit avec son père et son frère, Georges et Fernand, hospitalisés, eux, pour dysenterie.

« Il fallait
que je tienne
pour raconter »

« J'ai voulu garder le moral. Il fallait que je tienne le coup pour raconter ce qu'on avait vécu » précise Simon. Rétabli, il doit choisir, fin août, entre retourner à Melk ou travailler à Loibl-Pass. La nourriture était paraît-il meilleure là-bas, au moins y avait-il des pommes de terre. « Je n'ai pas hésité, souligne-t-il, de toute façon, ça ne pouvait pas être pire que Melk. » Il revoit son père avant de partir. Son frère, dont l'état s'est aggravé a été évacué vers Hartheim.

Au bout du tunnel, la mort

Loibl-Pass est un tunnel de plus de deux kilomètres, à la frontière austro-yougoslave à plus de mille mètres d'altitude. « Nous étions équipés d'espèces de sabots avec de la toile dessus et des chaussettes russes, ça fermait ce que ça pouvait », se remémore-t-il. « J'ai eu le pied gelé

plusieurs fois. » Peu importe pour les Allemands : les prisonniers devaient être dynamités avec le tunnel. La fin de la guerre a changé ces plans.

« J'ai quand même tenu jusqu'à la fin. Mon frère est mort à Hartheim. Mon père, à Gusen. »

« Beaucoup de petits détails qui paraîtraient insignifiants dans un mode de vie normal étaient pour nous essentiels », souligne l'ancien déporté. Ils n'avaient rien, pas un objet personnel, pas même une cuillère. Rien hormis l'habillement fourni et dont il fallait prendre soin. Écrire était interdit. Pourtant, Simon, peu avant la Libération, récupère un bout de crayon et le papier des sacs de ciment du tunnel. Et il va écrire tout le périple austro-italien du retour vers la France. « Ça a dû l'aider, il le reprenait souvent son petit carnet », confie ses proches.

Revenir entier, mais diminué de moitié

À son retour, sa femme est allée l'attendre à Montluçon. Sur le quai, ils se sont croisés sans se reconnaître. Sur 80 kg au départ, il n'en pesait plus que 40. Son frère et sa sœur encore trop jeunes, il reprend l'exploitation à Budelière. « J'aurais pu faire autre chose, mais mon devoir était de redresser à la maison », précise-t-il.

Mais de ce qui était arrivé, il n'en parlait pas, par peur d'être pris pour un « fantaisiste ». Sa mère n'aurait de toute façon rien voulu entendre.

Ce n'est que tardivement que Simon a commencé à raconter. Par bribes d'abord. Puis il s'est lancé dans la rédaction de ses mémoires presque d'un trait. « Faut pas que ça s'oublie ! », affirme-t-il. Il a ensuite fait le tour des collèges, pour témoigner. « Ça lui faisait plaisir de transmettre aux jeunes », souligne son fils Jean-Claude. « Ses petits enfants ont tous fait les concours d'histoire, même ceux qui n'aimaient pas la matière. »

« Il n'a jamais ressenti de haine contre les Allemands » précise son entourage. « C'étaient les premiers à y passer. Ils étaient comme nous. souligne Simon. Quant aux nazis, certains gardaient une part d'humanité, mais en cachette de leurs supérieurs », poursuit-il. « Bien sûr, il y avait des fanatiques qui exterminaient tous ceux qui les gênaient. Il faut faire attention. Des idées conquérantes, il y en a toujours et ça peut très bien recommencer. »

Décoré. À presque 90 ans, Simon Lauvergnat va recevoir prochainement la légion d'honneur et la croix de guerre.

Samuel Guillon

gueret@centrefrance.com